



Sans trop y faire attention, Silla écoutait les bruits qui lui venaient de loin: une cloche qui sonne l'heure, le klaxon impatient d'une voiture, un appel sans nom... Elle regardait autour d'elle les couleurs brumeuses de l'automne, la forme floue d'un banc de bois, l'arbre qui flottait au-dessus de sa tête comme un voile noir, une cour déserte, un préau vide. Les enfants étaient repartis dans leur classe écouter distraitemment le maître continuer avec son histoire ombrageuse du passé.

Silla attendait. Elle attendait que la cloche sonne, que sa fille sorte de l'école pour pouvoir rentrer vite chez soi. Le ciel se couvrait devant ses yeux, le bâtiment de l'école disparaissait et le silence de la cour s'amplifiait dans sa tête pour en devenir une cacophonie assourdissante.

Elle essayait de raisonner. Y arriverait-elle? Serait-elle à temps? Pourrait-elle aborder de nouveau ce présent vertigineux où venaient se greffer des moments intolérables du passé. Pourquoi accepter ce présent étroit, ce présent interminable et en fin de compte ce présent inutile et complètement dépassé?

Il ne lui restait maintenant que ce présent inconciliable. Elle le voyait comme un miroir où se reflétaient les profondeurs meurtries de son âme, allant à la dérive, emmenée par des chimères qui semblaient briller devant ses yeux telles des larmes éclatantes.

Ce miroir lui renvoyait inflexiblement l'image d'un visage qu'elle croyait avoir oublié et dont la voix aujourd'hui encore retentissait en hoquets étranglés refusant d'être étouffés.

Silla se leva, décidée à combattre ces pensées viles et insidieuses. Elle fit à peine deux pas qu'elle s'effondra par terre telle une poupée de chiffons, heurtant la tête contre le dur asphalté du préau.

Avant de fermer ses yeux sur le doux souvenir de sa fille, elle eut le temps de voir briller dans la pénombre envahissante le vol étincelant d'une libellule...